

COLLECTION ESSAIS LA LETTRE VOLÉE

REGARDS SUR LE PAYSAGE URBAIN

Sous la direction de Lise Lerichomme et Sophie Suma



REGARDS SUR LE PAYSAGE URBAIN

Sous la direction de Lise Lerichomme et Sophie Suma

Cet ouvrage a été publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



© 2022 ANTE POST a.s.b.l.
responsable des éditions de La Lettre volée
146 avenue Coghen, B-1180 Bruxelles
Website : <http://www.lettrevolee.com>

Conception graphique : Casier/fleuws

Photographie de couverture :

Dépôt légal : Bibliothèque royale de Belgique
2^e trimestre 2022 – D/2022/5636/3
ISBN 978-2-87317-587-0

Daniel Payot

Ludwig Wittgenstein comparait les investigations philosophiques à des promenades dans un paysage. Leur finalité, disait-il, peut être parfois d'établir une carte, mais pour y parvenir, précisait-il, il ne faut surtout pas penser qu'on a affaire à un trajet rectiligne : « Pour te reconnaître dans un environnement, il ne faut pas seulement que tu connaisses le bon chemin pour aller d'une localité à une autre, mais aussi que tu saches où tu arriverais, si tu prenais cette mauvaise direction ¹. » La formulation est paradoxale, mais elle constitue peut-être une forme d'hommage rendu à ce que l'auteur, un peu plus haut, nomme « paysage », dont on comprend qu'il est par essence multidirectionnel, tissé de possibilités variées, d'une pluralité d'horizons qui se dégagent successivement, de perspectives différentes qui s'ouvrent à chaque pas. Certes, une certaine ambiguïté demeure dans cette affirmation de Wittgenstein : la « reconnaissance » dont il parle suppose-t-elle que le savoir du lieu soit exhaustif, qu'il réussisse à collationner d'une manière systématique toutes les directions et toutes les perspectives, ou bien est-elle plutôt l'expérience de l'impossibilité de totaliser les points de vue, le pressentiment d'une forme de débordement du savoir positif par la diversité innombrable des sens ? Selon la réponse qu'on donnera, la « carte » sera soit un relevé exact, complet, adéquat, soit une évocation lacunaire, ajourée, prometteuse.

1. LUDWIG WITTGENSTEIN, *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, I, § 303, Mauvezin, éditions Trans Europ Repress, 1998.

Dans le premier cas, la représentation aura fini par l'emporter sur le parcours, tandis que dans le second le mouvement erratique de la promenade continuera d'excéder ses figurations figées.

C'est peut-être l'idée d'un tel excès qui justifie l'emploi par Daniel Arasse, à propos du paysage pictural, du mot « dislocation ». Le terme inclut simultanément le lieu et l'écart, la définition et l'interstice, la circonscription et l'irréductibilité des éléments à leur intégration dans ses limites. Plus précisément, l'intuition est ici ¹ que le paysage propose une relation tendue, inapaisable, in-quiète entre le détail et le tout, le singulier et le général, et que cet état de non-résolution est une chance, l'occasion d'une expérience que la peinture s'efforce, non pas d'épuiser, mais de suggérer, indéfiniment. Cette « dislocation » n'est pas la décomposition accidentelle d'une totalité précédemment intègre, elle est la condition première d'un certain regard, l'invitation initiale qu'adresse au regardeur un environnement ainsi fait que le mot « paysage » s'impose à lui indépendamment de toute correspondance à des significations fixées *a priori*. La teneur de l'invitation est alors de reconnaître simultanément le proche, le lointain et leur irrémédiable différence, d'accueillir, avec les éléments perçus, à la fois leur coexistence dans un espace délimité et leurs indépassables écartements, d'approuver, avec la relative unité d'un ensemble agencé, les intervalles qui le strient, démentent son unité, contredisent ses désirs d'homogénéité.

Détournant légèrement l'acception d'un terme plus fréquemment associé au temps, Georges Perec parlait en ce sens de « laps d'espace ». L'expression est d'autant plus suggestive qu'elle accompagne chez lui l'intuition selon laquelle l'espace est ce qui se donne à lire ². La notion de paysage semble tout particulièrement concernée par cette proposition : la dislocation du regard y est en effet directement reliée à un certain ajournement, à une modalité temporelle de présentation faisant de celle-ci un événement prolongé résistant à sa fixation dans une représentation statique. Le parcours des yeux, comme la promenade des corps, suit les lignes de ce qui peu à peu se constitue comme un texte, un texte

1. DANIEL ARASSE, *Le Détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture* (1992), Paris, Flammarion, 1996, p. 248-252.

2. GEORGES PEREC, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, « Prière d'insérer ».

parfois continu, syntaxiquement analysable, et parfois scandé, scindé, fait d'enjambements et de césures, poétiquement appréhendable. Les paysages sont des légendes, des « à lire », des appels à la lecture. Devant eux et en eux, les regards sont traversés par des récits, sollicités par des contrastes, des mouvements, des plis, des failles et des sauts à travers lesquels une textualité potentielle se propose, s'annonce, se promet. Les regards sont incités à inventer, à dé-couvrir, à fouiller, comme le font les archéologues qui creusent pour mettre au jour le « plan » distribuant les fragments d'abord dissimulés et confondus dans l'intrication des sédiments ¹.

Un paysage est la manifestation spatiale au présent d'une multiplicité d'échelles de temps différents, « du passé le plus reculé [...] aux événements les plus actuels », expliquait Augustin Berque ². Pour exhumer cette coïncidence de strates temporelles distinctes, il faut une acuité qui tient au savoir lire autant qu'au savoir voir : dans les deux cas est requise une aptitude à interpréter des conjonctions spécifiques, à transpercer les apparences pour dégager aussi bien ce qui rapproche et ce qui éloigne, ce qui compose et ce qui dissémine, ce qui noue ensemble et ce qui écarte ou dissocie. Et tout cela simultanément, s'il est vrai que le paysage nous convie à l'expérience, passionnante parce que contradictoire, d'une traversée des intervalles qui n'abolit pas la singularité de chacun.

Pourtant de tels agencements sont fragiles. Les laps survivent difficilement, leurs lecteurs se font comprendre avec peine, les totalités se reconstituent rapidement et les pulsions d'identité précipitent le comblement des écarts, la négation des intervalles. Pour que continuent de s'ébaucher des legenda, il faut que les espaces nous parlent encore des traces, des desseins, des repentirs, des lâchetés, des ruses, des négociations, des hésitations, des décisions courageuses, des évocations d'alté-

1. « Ce sont les choses qui ont un plan, il faut savoir le lire. L'énigme réside dans leurs relations entre elles. Il faut savoir les lire telles qu'elles existent. Je suis un archéologue, comme le philosophe Walter Benjamin. Je fais des fouilles. La poétique n'a rien à voir avec l'idée romantique, selon laquelle un poète crée un monde. La poésie ne fait que révéler. Elle donne à voir, à entendre le choral, la polyphonie de tous les événements. » (ALEXANDER KLUGE, *Le Monde des livres*, 8 avril 2016.

2. AUGUSTIN BERQUE, *Être humains sur la Terre, principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996, p. 106.

rités non figurables et de bien d'autres dispositions encore qui les ont progressivement constitués, souvent sans intention préalable univoque, sans plan initial homogène, sans ordre unilatéral. Les paysages sont vulnérables parce qu'ils se tiennent dans l'étroit sillon qui sépare la prescription autoritaire d'une totalité homogène et l'abandon désarmé à une dispersion irrémédiable. Ils meurent quand leur désir d'unité se mue en planification forcée et tout autant quand leur désir de préservation des singularités distinctes conduit à une dissémination généralisée.

Tenir compte des aventures confrontées à de tels risques est une nécessité pour qui entend continuer à donner du sens à la notion de paysage, particulièrement peut-être à celle de paysage urbain. À quelles conditions parvient-on à retenir les marques, à ébaucher les signatures, à déchiffrer les empreintes qui ensemble suggèrent, sans certitude, cette singulière appellation, avec les regards qu'elle suppose et les légendes qui la nourrissent ? Un espace urbain dans lequel des rhétoriques commerciales ou propagandistes se substituent aux légendes peut-il encore être lu comme un paysage ? Une bigarrure de formes éparses, junk space ou délaissé proliférant, réunit-elle encore ses éléments dans l'esquisse syntaxique d'un texte ? À l'inverse, un ordre esthétiquement, socialement, politiquement conçu comme une totalité absolue est-il encore invitation au parcours ?

Une investigation portant sur l'actualité de la notion de paysage urbain peut commencer par un équivalent de la promenade philosophique que conseillait Wittgenstein. Mais avant de songer à réunir ses collectes dans le dessin d'une carte précise et complète, le chercheur doit d'abord parcourir des espaces qu'il ne peut pas évaluer à l'aune d'une définition préalable : il relève des traces, scrute des horizons, surprend des fragments d'épopées, déchiffre des bouts d'épigraphes, consigne des discours dont la prolixité bruyante réduit au mutisme les désirs de narration, constate des séries répétitives dont l'expansion envahissante décourage la subtilité des espacements, se réjouit au contraire d'assister par moments à l'émergence de bribes d'histoires et de récits, de séquences visuelles, diégétiques ou mémorielles qui parviennent à contourner les contraintes et à se faire voir et entendre malgré les chapes, les diktats et les oublis, et il observe à d'autres moments des juxtapositions et des contiguïtés

balbutiantes, prometteuses ou précaires. Son œil, son oreille, sa sensibilité et son intelligence sont à l'affût : dans tout ce matériau complexe, dans ses constances et dans ses décrochements, dans ses lignes continues et dans ses anfractuosités, quelque chose peut-il être appréhendé qui se donne vraiment, généreusement ou craintivement, univoquement ou de manière énigmatique, *à lire* ?